U d'/of OTTAWA
39003002462942

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecloudorlapendu00sain

LE CLOU D'OR

LA PENDULE

SAINTE-BEUVE

LE CLOU D'OR

LA PENDULE

AVEC UN BOIS GRAVÉ PAR

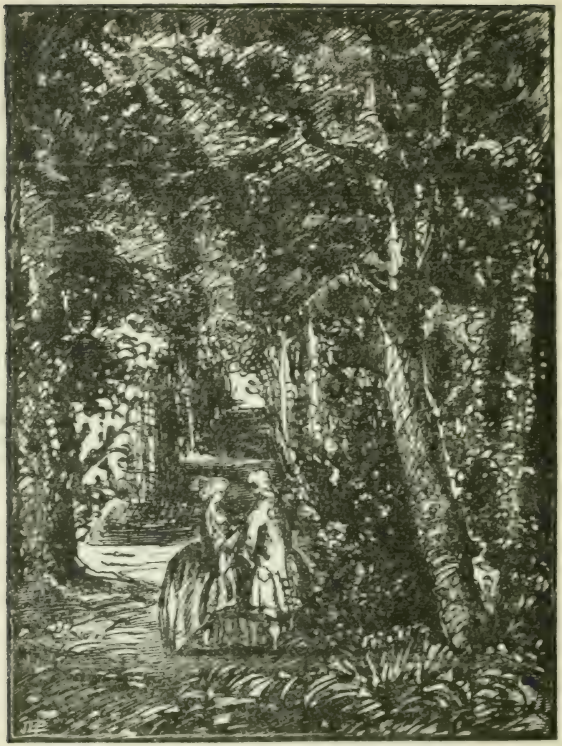
J.-E. PERRICHON

PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

M.CM.XX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2391
.A5
1920
ex.1



LE CLOU D'OR

LE CLOU D'OR

ÉPIGRAPHES[1]

Celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle, et douée de sens actifs, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux.

SÉNAC DE MEILHAN. — *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, 1787, p. 219.

Un quart d'heure de commerce intime entre deux personnes de sexe différent, et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'une pour l'autre, établit une confiance, un abandon,

(1) *Sainte-Beuve avait préparé et recopié les citations suivantes que M. Jules Troubat a trouvées jointes aux feuillets du* Clou d'Or ; *on peut croire ou qu'il les aurait utilisées au cours de sa nouvelle, ou, plus vraisemblablement, qu'il les aurait placées à la première page en manière d'épigraphes.*

un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée.

Idem., p. 225.

Je croirais qu'il n'est pas permis aux femmes de résister à un si légitime sentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet, elles pensent être vertueuses, et ne sont qu'ingrates, lorsqu'elles refusent leur affection à des gens passionnés qui leur sacrifient toutes choses.

SAINT-EVREMOND.

Mais ne doit-on pas plutôt penser que la véritable épigraphe du *Clou d'Or* aurait été constituée par ces lignes, qui éclairent et le sens et le titre de la nouvelle que Sainte-Beuve méditait ? Il avait peut-être dessein de les laisser imprimer en 1868 quand il dicta à M. Jules Troubat la préface de ses *Cahiers*, qui parurent en 1876 : elles y figurent à la page 14 :

Posséder vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, et ne fût-ce qu'une seule fois, une femme qu'on connaît depuis longtemps, et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le clou d'or de l'amitié.

LE CLOU D'OR

Nous sommes vieux me disait Madame de S..., nous pouvons causer de tout. Eh bien! qu'y a t-il pour une femme de plus heureux, de plus favorable à la durée du lien que de céder à temps à l'ami, ou de résister et de se sauver?...

— Oh! céder, m'écriais-je, j'ai là-dessus des théories bien arrêtées et que la pratique a trop justifiées.

— On pourrait contester, me dit-elle en riant

et comme pour me faire parler » (car je voyais bien qu'au fond elle était, elle aurait dû être de mon avis).

Et elle me cita, comme ayant su garder tous ses amis sans avoir cédé à aucun l'illustre exemple de Mme Récamier. Moi, je ripostai par d'autres exemples, celui de cette marquise italienne à un souper... Un des hommes se mit à lorgner tous les convives en la regardant, et à lui dire avec un sourire : « *Eh! marchesa... Che? Che?... Eh! Eh! tutti, tutti.* » Elle regarda, fit le tour de la table d'un coup d'œil, et semblant reconnaître la justesse, elle répéta : « *Tutti!* » Tous avaient eu leur moment, et elle les avait tous gardés.

— Mais laissons les coquettes, dis-je, et tenons-nous en à l'amour pur, unique, le seul qui mérite qu'on en parle, n'est-ce pas marquise?

— Eh bien, dit-elle, les avis sont partagés, et

la plupart des femmes pensent que le plus sûr moyen de garder toujours l'ami est de lui résister toujours. Combien de fois l'amour commence-t-il plus sérieux chez la femme en ce moment où le désir satisfait s'éteint chez l'homme ?

— Mais je parle d'un véritable amour mutuel, ajoutai-je ; et j'ai mes preuves à l'appui de mon dire, une triste histoire très monotone, et pourtant qui a pour moi un intérêt secret, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle porte sa morale avec elle.

— Allons, contez-la-moi, dit la marquise ; car aussi bien je crois que je suis un peu de votre avis, en ma qualité de femme du XVIIIe siècle. »

Et je commençai.....

Décidément, faire que le récit soit dans la bouche d'une femme déjà vieillissante à une jeune amie de vingt-sept ans, qu'elle voit près de s'engager dans une coquetterie amoureuse.

Elle lui raconte sa vie, sa douleur, son erreur.

Elle a cru pouvoir satisfaire celui qu'elle aimait par un demi-bonheur.

Elle décrit en détail sa situation, ses sentiments indécis. Sa grande erreur fut de croire qu'en avançant dans les années plus paisibles et

en doublant le dernier cap de la jeunesse, elle l'amènerait à des relations douces, fixes, heureuses. A mesure qu'il avance (il était plus âgé qu'elle de quelques années) et que l'irréparable, à ce qu'il dit, se prononce, il ressent et marque plus d'amertume. — Elle ne sait comment revenir, elle en a envie souvent... Mais non elle n'ose.

Il la range dans la classe des glorieuses (Mme R..., Mme de B...), non pas qu'il leur refuse la sensibilité, mais elles n'en ont qu'au sein de leur gloire.

« Apparemment, ma chère, que nous ne connaissons pas les hommes tels qu'ils sont tout entiers ! une partie d'eux nous échappe.... »

Il lui dit qu'il la connaît, qu'il sait jusqu'où va son attention et où elle cesse.

« Il pourrait tomber et s'abîmer dans la boue (il disait cela ma chère, en poussant des cris vers

moi) et moi, disait-il, je ne bougerais pas, tant je respecte ma nuance d'affection, tant je la respecte comme une feuille de rose. »

Quand je le voyais aimable pendant quelques jours et que je lui en témoignais quelque gré, il m'arrêtait net en me faisant comprendre qu'il ne se payait pas de ces douceurs gracieuses et que c'était une monnaie blanche qu'on lui jetait quand on lui avait refusé le sou.

Rien n'est cruel et désespérant comme de sentir qu'on s'est mise dans l'impossibilité de plus rien faire jamais pour le bonheur de ce qu'on aime.

Et elle finit en disant :

« Ma chère, si vous aimez votre repos, n'aimez pas ; mais si votre étoile l'emporte et si vous aimez, sachez bien que, le plus souvent, il y a malheur et seconde faute à s'arrêter. »

On ne dit point que la jeune Mme de... n'ait suivi qu'à demi le conseil de son amie, mais on

n'assure pas non plus qu'elle l'ait suivi entièrement.

Moment affreux que celui où l'on sent que l'affection est arrêtée sans être allée aussi loin qu'il est donné à l'homme.

Moment où l'on sent qu'il est trop tard car le plaisir lui-même doit être cueilli dans sa fleur, avec charme.

Pas trop tard, ni trop marchandé.

Dans leurs conversations elles se disent :

« Mieux vaut rester fidèle et ennuyée avec son mari qu'entretenir une liaison incomplète. » ....

Jeune femme charmante, un peu Diane, sans enfants. Restée enfant et plus jeune que son âge. Pas jolie, mais mieux.

J'ai toujours distingué les femmes belles en trois classes :

1° Celles qui le sont ;

2° Celles qui l'ont été et qui le sont toujours ;

3° Celles qui auraient dû l'être, et qu'un simple accident a voilées, mais en qui tout révèle la première intention naturelle. Combien elle était de celles-là !

I

Ce 3

Chère Madame,

Je voudrais bien que celle-ci fût la dernière fois que j'aurai là-bas à vous écrire ; ainsi j'ai commencé ce matin une lettre que j'ai suppri-

mée. Le fait est que cette continuation, réservée comme elle est, et comme elle doit être, m'est extrêmement difficile. Tenant à être vrai d'une part et, de l'autre, à ne pas blesser une amie aussi bonne que vous, je ne trouve aucun biais, à moins qu'il ne soit insignifiant : cela est triste. Chère, chère madame, cela ne peut subsister ainsi. Mais ce n'est pas pour vous faire peine que je vous écris ceci, c'est pour vous obéir et afin que quelque bonjour de moi vous atteigne dans ce château allemand où vous allez être bien aimable pour répondre au gracieux ramage dont je vous entends d'ici entourée, après ces quelques mois qui ont été, quoi que vous en disiez, d'un certain calme et d'un certain silence.

Mon Dieu ! que ces bonjours du monde font parfois un singulier effet ! Hier au soir étant allé chez Mme de R... qui passe ici à son retour des eaux, il y est venu successivement M. Brifaut,

les C... etc... et toutes les mines d'hiver recommencèrent. Cela (dans ce salon un peu démeublé et après une longue abstinence), me faisait assez l'effet d'une petite comédie qu'on répète de jour : le jeu a besoin des quinquets. Je me suis bien gardé de dire à Mme de R... qui m'a parlé de vous et m'a demandé où vous étiez, je me suis bien gardé de répondre positivement comme il m'est arrivé de le faire (à C.) à M. de Salvandy, qui m'interrogeait ; car je crains que ce soit là la petite contrariété dont vous me parlez ; et me sondant et resondant, il m'est impossible de me découvrir aucun autre tort (ou prétexte de tort).

Vous me disiez, dans une dernière lettre, chère Madame, que je me préparais pour une grande conversation, et que vous, vous seriez toute à l'improviste. Mon Dieu ! non, voyez-vous et, à parler vrai, je crois que cette grande conversation

n'aura jamais lieu ; le temps manquera, on aura des quarts d'heure comme toujours, des quarts d'heure interrompus. Le plus sage serait même que cette conversation n'eût pas lieu ; je vous écrirais de près plus hardiment et mieux, et de ce que vous reconnaîtriez, hélas! comme la raison même : je ne m'exposerais pas ainsi à tout remettre et laisser en question par ces manières inachevées qui sont la conclusion de toutes les conversations entre gens qui ne veulent pas cesser de s'aimer. Je vous écrirais donc, — je vous reverrais les matins, sinon comme avant, du moins presque comme avant — nous n'en parlerions plus jamais ; vous seriez sûre, au fond, que je n'aurai désormais encore qu'une amie plus entière que vous, la morne Solitude. Je me sens si peu capable d'écrire que je voudrais, chère Madame, que celle-ci fût ma dernière là-bas. Vous reviendrez, j'espère, avant la fin de ce

mois. — Croyez bien que je sens la délicatesse et la vérité de certaines choses que vous me dites : aussi n'en suis-je que plus précipité dans le non-espoir. Oh ! que je voudrais au moins que rien pour vous ne se mêlât d'amer à tout ceci ! — A vous à jamais du plus tendre respect.

II

Ce samedi.

Chère Madame,

Je compte arriver demain à... et y passer quelques courtes heures. J'ose à peine espérer de vous y entretenir un peu, j'aurai du moins le plaisir de vous y voir. Chère madame, puisque la vérité est à l'ordre du jour entre nous, comment se fait-il que vos lettres si bonnes, si

douces, si pleines de bonnes intentions exprimées avec charme, me causent l'effet qu'elles me font? Celle d'avant-hier m'a fait mal. Voyez-vous, je crois vous avoir prouvé mes sincères efforts; mais, je vous le dis et ceci m'échappe, jamais je ne pourrai supporter avec la moindre douceur cette situation mitigée que vous me faites; jamais, malgré tous mes désirs et mes vœux. N'y a-t-il donc de votre part, rien autre chose de possible?

Le fait est que, si vous vouliez créer à un ami une situation sans aucune lueur de bonheur, de douceur, de charme, sans la moindre joie, non seulement pour aujourd'hui, mais pour toujours, vous ne vous y prendriez pas autrement, ma malheureuse nature étant ce qu'elle est. — Ceci m'échappe, parce que je sens combien nous ne nous entendons pas. — Voyez-vous, vous n'êtes plus ce que vous étiez, il y a un an à***. Ce qui est mort en vous à mon sujet n'était qu'une

lueur, qu'un éclair, mais cela me suffisait, et je vous jure qu'il y avait en moi assez d'affection et d'intelligence de vous pour ne jamais prétendre la franchir. Mais, aujourd'hui (pardon de vous dire ce que je m'étais, il y a un quart d'heure encore, fait une loi de ne jamais vous révéler), aujourd'hui il n'y a plus rien de cela. Vous vous faites humble, vous l'êtes trop, vous ne demandez rien, vous êtes reconnaissante de tout. Oh! qu'au moins, si on immole sa nature et sa joie et tout, parce qu'on aime quelqu'un plus qu'on ne devrait le faire, qu'au moins sous prétexte d'humanité et de se déclarer modeste et indigne on ne soit pas rangé dans toutes ces fades limbes d'une amitié, aussi pâle que la plus pâle des lueurs d'automne. Voyez-vous chère, trop chère Madame, je m'échapperai à moi-même, si cela dure; je ne sais pourquoi je vous dis ces choses, moi qui ne voudrais, avant tout, pas du tout

vous affliger. Mais cette façon de douceur inaltérable et d'humilité de cœur m'est insupportable par instants. Quoi ! n'y a-t-il pas un autre langage, une étincelle, un accent ? Quoi, au lieu de dire : « Je suis reconnaissante de tout, de si peu que ce soit », on ne peut pas dire à certain jour : « Oui, je suis exigeante, oui, je ne veux donner et ne puis rien donner, mais je veux qu'on me donne, j'y consens, vous en souffrez et moi, je vous en remercie. »

Oh ! que cette amitié d'une même teinte, voyez-vous, me mènera à mal... C'est triste, chère Madame, de si peu s'entendre ; je fuirai un jour loin de vous, loin de votre monde que je finirai par exécrer. En disant cela, j'y vais une fois encore, mais un peu de vérité m'échappe quoi que j'en aie. Je suis homme à tout faire un certain jour pour m'arracher à ce qui eût pu être si doux, en restant si pur. Ce que je dis là

va me perdre : vous me répondrez que vous n'y comprenez plus rien, que c'est en contradiction avec hier. Tel est le cœur, le pauvre cœur auquel il peut arriver toute la douleur, toute l'amertume, toute l'agonie mortelle, sans que cela altère le moins du monde la douce et ineffable pâleur de vos rêveries.

Pardon, mais au moins que vous sachiez le mal que vous faites. C'est quelque chose qui avant d'expirer, se débat (1). Ce n'est pourtant une vaine formule que de vous redire, chère

(1) La note suivante était jointe à cette lettre : « Concevoir, mettre dans la bouche de l'amoureux un idéal de petit roman dans lequel la femme, sans se piquer d'une telle profession de vérité, tromperait un peu son amoureux, lui ferait croire sans trop de mensonge et avec un certain art pourtant qu'elle l'aime, qu'elle voudrait l'aimer, qu'elle craint de trop l'aimer.

« Coquetterie innocente, permise, illusion qui aide à la durée des vrais sentiments. (Tracer ce petit roman au sein de l'autre comme contraste.) »

Madame, que je suis à vous du cœur le plus respectueux.

III

On parlait un jour chez Mme de B... de ces étoiles si éloignées que la lumière ne nous arrive que lorsque peut-être elles n'y sont plus : ainsi que des pensées durant l'absence. L'absence est source d'illusions. Cette lettre vous porte en toute hâte une pensée que je n'aurai peut-être plus quand vous la recevrez et que vous y répondrez.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?...

Une femme qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révère ses trente-six tantes, qui craindrait d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait pas non plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg ou des Ambassades, et qui à la fois

réclame pour elle en sus le plus platonique et le plus vif des amants. — Enfer! Enfer!

Oh! si après tout ce grand démêlé et le grand combat entre nous, en relevant les morts et les blessés, je trouvais parmi ceux-ci le charme, ce fatal *je ne sais quoi*, blessés à mort, oh! comme je bondirai à la fois de douleur et de liberté!

« O joie, ô cri d'orgueil! ô liberté rendue...!

Ce quelque chose qu'on appelle *le charme* et qui est à l'amour ce que la grâce est à la beauté, c'est-à-dire quelque chose de mieux que l'amour même.

IV

Ce dimanche 25.

Chère Madame,

Il me tardait, chère madame, d'apprendre

que vous étiez mieux et que cette souffrance n'avait été que passagère. Je suis revenu hier de C..., où j'ai passé huit jours en tête-à-tête de Mme de B... et du chancelier, et fort agréablement ; j'ai beaucoup causé du temps passé, je m'y montrais très digne de les entendre, et il n'a tenu qu'à eux de me prendre pour un de leurs contemporains. Je n'ai pu rien faire pendant ce temps; quand je suis tant soit peu au monde, cela m'applique entièrement et je ne suffis pas à tant de choses. J'ai seulement profité du séjour pour demander à Mme de B... la faveur de lire son roman, ce qu'elle m'a accordé, et j'ai lu un volume et demi : j'ai emporté le dernier avec moi pour l'achever. Cette lecture m'a charmé : je vis avec ces personnages et m'intéresse à eux comme s'ils vivaient, ce qui est le triomphe pour un roman. J'en ai conclu que le mieux, dans les affaires de cœur, est toujours de s'expliquer ; au

moins si l'on est malheureux ensuite on sait pourquoi. Les malentendus irréparables sont une sottise trop cruelle ; mais le monde, avec ces petites convenances qui sont tout, adore les malentendus et est organisé pour cela quand on n'a pas le courage de percer la gaze.

J'aurais bien, chère Madame, quelque chose à répondre à votre lettre et à votre théorie de l'*entier*, qui n'en est pas un : c'est ingénieux, c'est vrai en général ; mais je ne conçois pas trop que ceci s'applique dans le cas présent (du roman, que vous savez bien). Il s'agit du cœur. Le donne-t-on tout entier, oui ou non...? donner le cœur tout entier quand on est femme c'est quelque chose qu'on comprend ; le donner dans la mesure délicate que définit votre plume et qu'elle peint des couleurs de l'arc-en-ciel, cela se comprend encore, et je dois dire que c'est de cette sorte que la plupart des femmes aiment à le

donner. Il y a une certaine nuance de clair-obscur, d'aube ou de crépuscule, quand, ainsi que le dit le poète :

> Il n'est pas encor nuit, il n'est déjà plus jour,

qui sied à merveille à leur tournure d'imagination et de rêve. Je ne contesterai jamais le charme qu'il peut y avoir dans une telle relation : j'y verrai tout, la raison, la délicatesse, le bonheur même, si vous voulez, tout, excepté le don entier; et c'est précisément parce qu'il n'est pas entier et qu'il y a réserve, réserve indéfinie, sous-entendue, que les femmes l'aiment, heureuses de pouvoir le définir à chaque instant, le resserrer ou l'étendre selon la convenance ou le rayon. Je parle ici en moraliste désintéressé, comme parlerait un témoin, et je fais de la raison à mon tour. J'irai jusqu'au bout et j'ajouterai que je crois, en effet, que toutes les fois qu'une telle re-

lation suffit aux êtres mis en présence, il est mieux de s'y tenir ; on gagne ainsi les années, on élude les restes et les retours de jeunesse, et l'on se trouve avoir pour le déclin de la vie quelque chose d'uni, de doux, mélangé d'un certain regret qui ne va pas à la colère, attendri de certains souvenirs qui ne vont en aucun cas au remords. Pour les gens du monde à proprement parler, qui se sont connus un peu tard, le mieux, sans doute, est que ce soit ainsi, et je viens de voir un de ces exemples de trop près pour ne pas y applaudir.

Si j'osais être moraliste jusqu'à la dernière extrémité j'ajouterais cependant que dans de telles relations, l'homme ne peut être satisfait et se trouver heureux qu'à de certaines conditions, à condition par exemple de ne voir là qu'une distraction, un intérêt vrai sans doute, mais pas exclusif, une manière de passer sa vie, qu'il

recommencerait demain ailleurs si ce lien-là lui manquait. Si l'homme, surtout en le prenant plus jeune, avait demandé d'abord davantage à cette relation, ce serait pour lui *descendre* que de s'établir à ce degré tempéré. Que serait-ce s'il avait éprouvé ailleurs ce que c'est qu'un sentiment absolu et s'il avait vécu dans le soleil !

La raison pourtant, en ne consultant qu'elle, lui conseillerait sans doute d'accepter, s'il n'était qu'homme du monde ; il retrouverait là un mélange d'agrément et d'émotion douce, une ombre par moment flatteuse d'un idéal désormais interdit. — S'il était le contraire d'un homme du monde, misanthrope au fond et homme d'étude, la même raison lui conseillerait de bien réfléchir avant de se résigner à un état perpétuel de lutte, d'irritation secrète et de trouble intérieur qui rejaillirait involontairement sur la personne la plus respectée.

Voilà ce que la raison, cette exécrable raison qui admet le raisonnement, et, quoi que vous en disiez, la discussion, voilà ce qu'elle permettrait de balancer et de mettre aux prises sans trop d'absurdité. J'en puis parler ainsi sans offenser personne; car pour mon compte je ne m'en accommode guère dans la pratique. Je me laisse reprendre et soumettre en présence par l'effet de je ne sais quelle disposition de faiblesse qui subit le charme. Je me prête à tout un jeu aimable et affectueux que je connais et que je maudis; je retombe, au sortir de là, dans une misanthropie d'autant plus amère. Je suis tenté de demander à la première femme facile l'ombre des plaisirs désormais séparés de l'amour. J'use ainsi les restes de ce que je n'ai plus le droit d'appeler ma jeunesse, et je n'établis nulle part l'âge mûr pour lequel cependant, je le sens bien, il n'est d'abri solide que dans le profond du cloître d'é-

tude et dans la conversation philosophique avec les amis, avec ceux qui savent tout et qui regrettent, comme nous, ce que rien ne peut rendre.

Vous vouliez de la raison, en voilà plus qu'il n'était besoin, plus que la franchise d'une femme n'en peut porter. Aussi cette lettre court-elle grand risque de ne point partir. Au reste, chère Madame, vous n'y verriez que l'idée fixe à laquelle je suis en proie, et, vous qui avez aussi la vôtre, vous devez la pardonner en moi et ne pas surtout la méconnaître.

J'achève à peine, me déterminant à peu près à ne pas envoyer.

V

Il est des réflexions qu'il est triste de faire, qu'il est pénible de s'avouer.

Je voudrais que, dans ce que je vais dire, il

n'y eût rien de blessant, rien qui sentît l'irritation; c'est bien assez de la tristesse.

Vous êtes-vous jamais demandé ce que devient pendant des mois un cœur ardent, malade, fatigué, tel que (sans plus le définir) vous connaissez le mien, — ce que devient ce cœur livré à lui-même, sans espoir, sans consolation, dans la solitude, et à quels excès il peut se porter, au point de se consumer, de s'user, de s'altérer et de s'aliéner? A quels excès, à quel suicide moral en quelque sorte, on peut ainsi se porter contre soi-même, quand on sent que ce secours, tel qu'on le désirait, ne vient pas, ne viendra pas? Il est impossible qu'avec votre esprit, avec votre cœur, vous ne vous soyez pas posé la question, et pourtant vous avez agi constamment comme ne la soupçonnant même pas : pendant des mois, j'ai pu mesurer les limites d'une affection que je ne puis croire indéfinie. J'ai touché cette limite ;

bien plus je m'y suis heurté à chaque minute, à chaque point du temps, et elle est restée, cette limite, fixe, invariable, inébranlable.

Pendant ce temps, pas un mot, mais pas un! n'est échappé de votre plume, qui sentît l'abandon, qui dérogeât aux lignes rigoureuses que vous vous étiez prescrites. Vous avez tenu rigoureusement ce que vous aviez résolu d'avance. Si quelqu'un, écrivant une lettre dans un moment d'émotion où la main tremble, s'était dit de n'écrire que sur une feuille de papier bien réglée, de manière à ce que pas une ligne ne fût droite, il aurait fait matériellement ce que vous avez su faire au moral. Il m'a été impossible de ne pas reconnaître et ressentir tout cela.

Je sais tous les obstacles, je les apprécie, je crois avoir montré que je n'avais pas le dessein (quand j'en aurais eu la possibilité) d'abuser d'une situation aussi entourée et aussi délicate :

mais enfin, il n'y a eu aucun abandon, aucun mot qui répondît à ceux que j'implorais. Je sais maintenant ou jamais la mesure de cette affection ; je sais ce que c'est que de faire dépendre son bonheur unique de vous, d'une parole de vous.

Pendant des mois, dans la solitude, mon cœur a travaillé sur lui-même, contre lui-même ; on voyait de loin ce travail, et on l'a laissé s'accomplir. Qu'espérait-on qu'il en sortirait ? Il en sort aujourd'hui des cendres.

Il me serait impossible, en prolongeant, de ne pas laisser échapper quelque mot qui marquât l'irritation et l'amertume, et je dois me les interdire aujourd'hui. Nous avions paru, dans ces derniers temps, tout remettre à je ne sais quelle grande conversation que je savais bien presque aussi impossible que le reste. Cette conversation, aujourd'hui ne mènerait à rien, n'apprendrait rien que nous puissions savoir déjà ; le mieux

est de ne pas se l'accorder. — De quelle explication avons-nous besoin? Ce qui est sûr pour moi, c'est que la continuation de cette liaison engendrerait en moi des sentiments que l'on doit étouffer, et m'amènerait presque à haïr ce que j'ai eu de trop cher, ce que je reconnais si aimable à tant d'égards et ce que je dois toujours respecter. Dans de tels cas, dès qu'on le peut et qu'on s'en croit la force, il faut rompre, délier, taire, ensevelir. Ainsi seulement il peut rester place avec le temps à quelque chose encore de tristement affectueux.

J'ai hâte de rendre ce que j'ai reçu de lettres, et je les renverrai dès que j'en verrai le moyen. Quant aux miennes, je désire expressément qu'elles soient détruites, brûlées, en un mot *qu'elles ne subsistent plus.* Celle-ci est la dernière que je voudrais avoir à adresser. Je demande pardon de ne rien ajouter. Quelles pa-

roles rendraient ce qui convient? Il n'y a que le respect, la tristesse et le silence.

VI

MADAME,

Tout ceci peut vous paraître peu clair, tant nous avons cessé de nous entendre depuis des mois; je profite d'un rare moment d'épanchement pour m'expliquer un peu et laisser échapper les pensées que mon cœur resserre.

J'ai quinze lettres dans mon porte-feuille, des lettres de rupture ou à peu près : tout ceci m'est devenu impossible à supporter, à continuer de cette sorte, et pourtant je n'ose rien risquer de solennel, d'irréparable.

Comment le chemin qui mène chez vous, comment les pavés de votre place, comment l'idée

de me retrouver devant vous m'est-elle devenue pénible, presque odieuse ? Est-ce ma faute à moi uniquement ?

Depuis des mois pas un mot de vous, de ces mots que j'aurais désirés et que j'implorais, n'est tombé sur moi. Vous avez mesuré toutes vos paroles.

J'ai touché, j'ai heurté la limite de votre affection et cette limite, durant des mois, est demeurée inébranlable.

Mais ce n'est pas ici le moment de rappeler ces choses : il me suffit de les laisser échapper pour expliquer ce qui ne se pourrait autrement comprendre.

Je voudrais être libre et plus jeune, je demanderais à votre mari de l'accompagner en Orient comme secrétaire ou à tout autre titre : au moins je secouerais la vie, et, peut-être forcément, vous regarderiez quelquefois de ce côté.

J'hésite à vous revoir ; je voudrais sincèrement pouvoir l'éviter ; je crains de reprendre ainsi un joug que je me suis juré de briser.

Tout ceci n'a plus aucune issue.

Et, en vous disant ces choses, je voudrais (arrangez cela comme vous le pourrez) qu'il n'y eût rien qui pût vous affliger. Je voudrais, que de vous-même, lasse et tournant vos idées ailleurs, vous sentissiez que le mieux est de ralentir, de laisser tomber.

VII

Chère Madame,

Il faut vous répondre, quoique je sois dans la disposition la moins propre à le faire comme je le voudrais. J'aurais déjà répondu à votre lettre, que j'ai reçue dimanche dernier après le départ

de la mienne, si je m'étais senti plus capable, plus digne. Non, Madame, on ne vous oublie pas ; non, on ne cherche pas des amis nouveaux ou anciens ; non, on ne fait aucune visite lointaine, et même on sourit avec une pitié amère à une telle idée, comme si le cœur revenait jamais aux lieux qu'il a pour jamais quittés et comme si ces lieux ne lui étaient pas pires qu'odieux, c'est-à-dire du plus assommant et du plus fastidieux souvenir. Le mal est ailleurs, il est en moi : je ne suis pas fait pour le monde, qu'à la rencontre et au passage ; mais d'habitude, de liaison ordinaire, point. Ceci me reprend et éclate dès que j'ai un moment à voir clair et à respirer. A ce dîner, l'autre jour, chez M. de Salvandy, j'étais comme un homme des bois, je regardais la porte, tous ces gens me semblaient un bal masqué (je n'en ai jamais vu d'autre, et ça me suffit). A aucun moment de ma vie (voyez-

vous) je n'ai cessé et je ne cesse de voir la planche sous le tapis, la latte et le galetas sous le plafond doré, le squelette sous tout ce qui le revêt. Qu'y faire? Ceci est inséparable. Quant aux affections, de bonne heure j'ai souffert dans mes plus naturels sentiments; il y a eu dans mon enfance quelque chose qui m'a empoisonné la douceur du sentiment de famille. Depuis j'ai eu l'absence, l'isolement au collège; j'en ai tant souffert, que j'en serais mort si cela avait duré. Alors j'ai compris qu'il fallait être philosophe, et aussitôt j'ai hardiment porté la pierre infernale aux racines trop tendres de mes sentiments, j'ai brûlé, brûlé! j'ai en bonne partie détruit. Je ne sais pas tout à fait comment on abolit les sentiments; mais je sais des recettes sûres pour les arrêter, les ravager en moi, les empoisonner. Ils ne servent qu'à troubler la vie. Vous voyez que je n'aurais pas dû vous écrire : mais vous autres,

pauvre chère Madame, vous autres belles dames du monde, vous ne savez pas ce que vous faites en jouant ainsi sans cesse avec les lions et les ours. — Pour en revenir à l'état ou je suis, je hais le monde, j'en ai de trop ; si j'avais un pauvre petit avoir à moi, un coin où reposer ma tête, j'y courrais, je m'y cacherais durant tous ces mois, mais je suis là, enchaîné à cette borne de l'exécrable Institut, en plein Paris. Qu'importe ? Je ne vais nulle part, je n'ai pas fait une seule visite depuis que je vous ai écrit. Je dis assez clairement à tout ce monde : « Je ne me soucie pas de vous ; de grâce, je suis reconnaissant. Mais laissez-moi. » Voilà le vrai. Avec cela je m'extermine de fatigue le plus possible, je voudrais pouvoir me livrer à toutes les passions pour en finir. Les matins, malgré tout, je mène assez bien l'étude ; j'y ai trouvé toujours si peu de choix et de liberté, que cela m'est à

peu près égal de faire tel ou tel article pourvu que j'aie les moyens de le bien faire. Ainsi je vais toujours de ce côté, dissimulant et faisant le sage, comme, au reste, on le fait perpétuellement dans ce monde menteur, chacun montrant une face et cachant les autres. Je me montre trop à vous aujourd'hui. Mais que faire? Vous me demandez ce que je sens et je déchire les plaies.

Je ne suis pas digne de vous, de cette relation si douce et si ornée ; je compte pourtant à fond sur votre amitié, sur votre intérêt. Je ne vous dirai pas que cela m'est indifférent, malgré les duretés de cette lettre. Non, chère Madame, c'est un de mes rêves, un de mes trésors d'imagination aux moments où je me permets d'en avoir. Je me dis : « J'ai connu une charmante femme, une âme d'or, l'amabilité même, faisant tout pour les autres, pour un monde qui ne la méritait pas, qui pourtant l'appréciait et qui de-

venait autour d'elle plus aimable et meilleur. J'aurais voulu être, par nature, de ce monde pour jouir, dans la mesure voulue, de tant de bonnes grâces et de distinctions proportionnées qu'elle savait répandre autour d'elle. Elle m'a donné idée de la vie heureuse dans la société, idée qu'avant elle je n'avais pas. Et puis je me renfonce dans la solitude, dans la misanthropie incurable, dans le « Qué que ça fait? » universel. Après tout, le peu que je vaux comme esprit, c'est par là, et j'ai encore beaucoup à exprimer dans ce genre, si je puis recueillir mes forces et me ramasser dans quelque œuvre, une de ces œuvres qu'on ne lira pas tout haut en cercle.

Il est bien temps de me parler encore du voyage à Lausanne (et non à Genève); mais vraiment je n'y comprends rien. Oui, il m'eût été doux, pris et enlacé, de suivre sans cesse, d'être conduit à chaque moment; mais on me lâche

toujours, on me livre à moi-même, je me perds, je m'abîme ; et il faut tout aussitôt que je me retrouve, comme si de rien n'était, comme si tous ces échecs du cœur, coup sur coup, pouvaient laisser recomposer une fraîcheur de joie et de jeunesse.

Voilà des pages remplies ; je ne sais si je vous les enverrai ; je crois que non. Vous affliger en vous blessant, ou bien vous affliger par mon silence en vous attristant simplement et vous donnant à croire à de la négligence ! — Je ne sais encore et le hasard en décidera. Adieu ! Adieu !

VIII

Note confidentielle.

Ce 2 juillet.

J'espérais presque aujourd'hui une lettre et je n'en ai pas reçu. Je suis seul depuis bien

longtemps, je ne vois personne : mes jours se passent à l'étude ou à la réflexion, mes soirées à la marche. C'est le cas ou jamais de voir clair en moi, en mes sentiments, et la voix du dedans, en ces heures de silence et de triste sérénité des cieux, ne saurait se méconnaître.

Le fond de mon cœur est une désolation morne et sans recours. J'aime ou plutôt (comme mon cœur ne vit plus) j'ai aimé quelqu'un, mais il n'y a en ce sentiment aucun espoir d'avenir pour moi, aucun rayon de bonheur. Les moments où ce bonheur aurait pu naître et charmer d'un long parfum l'avenir sont passés. Je n'ai plus de printemps : ce qu'ils me font éprouver de douloureux est impossible à dire. Le désir lui-même me devient une douleur insupportable ; mais j'aime mieux la tristesse unique, habituelle, m'y enfoncer et m'y abreuver.

Le moment approche, où moi qui n'ai aimé

qu'une seule chose dans la vie, me disant que c'en est fait à jamais, je ne pourrai plus prendre sur moi l'effort de sourire à tout le monde, et j'entrerai, pour n'en plus sortir, dans la retraite la plus absolue et définitive.

Celle qui aurait pu m'en arracher et faire prévaloir en moi d'autres sentiments plus animés et plus heureux est séparée de moi par trop de convenances et de nécessités sociales, et par une manière de sentir trop différente.

Elle est un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie et de vertu. Il y a là de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié. Mais je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas, et je ne conçois qu'un autre sentiment pour la sceller et l'assurer à jamais entre deux personnes faites pour l'union des cœurs.

J'ai l'air d'avoir tort, mais peut-être (et au fond j'en suis persuadé), je suis dans le vrai de

la nature en sentant de la sorte. Quoi ! on aurait désiré plus que tout une personne aimable et adorée, on l'aurait désirée durant des saisons, et elle-même aurait fait quelque chose pour attiser ce désir et ne pas le laisser se décourager ; et après des saisons passées, lorsque l'heure de trop tard a sonné, on pardonnerait la mort de ce divin bonheur qui avait été espéré, ou montré du moins, et que des raisons secondaires ont laissé perdre pour toujours !

Il est insensé, il est véritablement imprudent (dans l'ordre des affections), il est coupable de laisser passer certains moments uniques dans la vie, certaines rencontres et conjonctions d'étoiles, certains printemps : laisser perdre de tels moments qui ne reviendront jamais, c'est tenter la destinée, violer la tendresse, c'est mériter tous les malheurs.

Que ces moments soient passés, que ces prin-

temps entrevus dans un éclair soient déjà loin pour moi : tout me le dit, ma difficulté de vivre, ma souffrance habituelle, ses entraves à elle qui augmentent chaque jour, les éloignements auxquels elle sera de plus en plus soumise sans que le clou d'or de l'amitié ait été posé entre nous, — et pourquoi ne pas tout me dire? L'âge, à tous deux, qui vient, à elle aussi, et qui, le jour où ce je ne sais quoi qui m'a ravi aura son échec, me laissera libre et vengé.

Elle a bien de l'esprit, mais elle n'a pas compris la vie, ni ce que c'est qu'un sentiment sérieux, naturel, auquel toutes les bonnes grâces de la société ne sauraient donner le change — et qui aurait demandé si peu — une seule fois — et toujours!

Après tout, sous tous ses airs de raison, elle est plus fière que tendre, plus glorieuse que passionnée.

L'amour-propre est au fond de tout et La Rochefoucault a raison ; mais l'amour-propre, chez quelques-unes, consiste à vouloir être passionnément aimées coûte que coûte, et à aimer aussi, c'est-à-dire à vouloir le bonheur des deux. Chez elle, quelles que soient ses affections gracieuses, l'amour-propre la porte surtout à être approuvée, à ne pas être blâmée, à sauver sa gloire !

Mme Récamier, Mme de Maintenon étaient de cette race-là Je les ai toujours haïes. Comment m'y suis-je laissé prendre ?

IX

Chère Madame,

Je reçois une lettre de vous bien bonne et qui m'irrite presque. Où en suis-je ? Mais vous louez

toujours vos lettres. Non, elles ne sont pas ce qu'elles doivent : pas un mot n'y passe l'autre, c'est irréprochable. La raison y triomphe ; aujourd'hui c'est la charité. Mais la passion, quelque chose qui soit un mot, un cri, une parole échappée ! Rien. Oh ! vous me connaissez bien mal, et vous faites avec votre esprit tout ce qu'il faut pour m'aliéner. Et encore ces lettres sont faites pour vous revenir, pour ne pas me rester : ce serait en effet trop grave. Cela ne peut aller ainsi. Que ferai-je ? Irai-je en Crèce le 20 septembre jusqu'au commencement de novembre ? On me l'a proposé ; c'est possible que je le fasse, pour mettre encore plus d'espace entre nous. Peut-être irai-je tout bonnement en Suisse, pour voir, le mois prochain, mes bons amis. N'ayez pas peur je ne dirai pas où je vais et je ne vous verrai certainement pas. Voyez-vous, chère Madame, vous ne savez pas les paroles qui touchent, qui apai-

sent, qui ne soient pas écrites en vue de votre gloire.

Allez, je vous voudrais heureuse, mais je sens que nous nous sommes trompés. Vous dites toujours que je mets le marché à la main, mot odieux. Non, Madame, je vous demande de croire à mon imperfection, à mon indignité, à mon incurable amertume, et de m'oublier.

X

Autre note confidentielle.

Ce 9 juillet.

Voilà huit jours que j'attends, chaque matin, une lettre, avec une anxiété croissante. Il est évident qu'il se passe quelque chose de très grave. Est-elle malade? Morte? Ma pensée a dû s'ap-

pesantir douloureusement sur cette solution fatale. Est-elle offensée et passée à l'indifférence ? Tout est possible, tout m'est également triste et sans espérance. J'attends l'heure de dix heures (du courrier) avec impatience. Je fais demander coup sur coup si l'on n'a rien ; puis, quand j'en suis certain, ma journée est close ; je ferme mes rideaux et m'étends sur mon lit d'ennui et m'y figure aisément un tombeau. Ma pensée ne vit plus, tout travail m'est odieux, et je ne me plais qu'à retourner mon ennui, mon délaissement, la fuite des choses aimées.

Et c'est elle qui s'appelle raisonnable et qui affecte de l'être, qui constitue un tel état, qui se garderait de le prévenir ou de le guérir, et pour qui la plus frivole convenance du monde l'emporte sur ses sentiments naturels auxquels l'issue est refusée !

Oh ! que de sentiments perdus, consumés en eux-mêmes ! Comment laisser perdre ainsi les trésors du cœur !

Je lui ai dit qu'elle était la plus dissipée des femmes sérieuses ; je lui dirai aussi qu'elle est la plus tendre des glorieuses, mais pour glorieuse au fond elle l'est.

Elle veut toujours en amour des fleurs ; elle ne comprend rien à la connaissance vraie des sentiments naturels ; il vient un moment, où, les fleurs données, ils n'ont plus qu'à produire leur fruit. Mais elle ne veut pas de ce fruit, et demande toujours des fleurs, rien que des fleurs. Elle se trompe. Mon cœur n'est pas de ceux qui se laissent mettre en serre chaude pour fleurir constamment et avorter. Oh ! non pas ! Elle ne sort pas du point de vue factice du monde, ni du cercle embelli et menteur.

XI

Ce 12 juillet.

Je vous ai sérieusement crue malade, j'ai cru à quelque accident. Je me disais dans ma confiance : « Si elle n'était qu'un peu malade, elle écrirait encore. Si elle l'était beaucoup, elle prierait sa tante de m'écrire. Il faut qu'elle soit plus que beaucoup malade pour que ce silence se prolonge... » Et je faisais toutes les suppositions fatales, et je prenais toutes les résolutions pieuses et solennelles. — Lequel des deux avait une confiance d'enfant? Vous étiez simplement piquée durant ce temps-là.

Quand je suis seul, je me retrouve en présence de mon mal sans illusion. Je n'attends ni n'espère rien, je ne désire même rien ; car, n'ayant

pu créer en vous le sentiment que j'aurais voulu et qui aurait entraîné, je connais assez votre situation et votre nature pour ne pas désirer ce qu'il faudrait (en supposant qu'on pût jamais l'obtenir), ce qu'il faudrait, dis-je, arracher violemment, et ce qui rendrait malheureuse celle qui ne me paraît capable ni d'abandon ni d'oubli. — Je me retrouve donc seul sans illusion, et je lutte à nu et à cru avec ma morsure : qu'y a-t-il d'étonnant que je ne trouve point de paroles pour vous ? Je me tourne et me retourne sur le flanc, appuyant sur mon mal, et me demandant s'il n'y a pas moyen de guérir ou d'échapper. Cela devient vite mon idée fixe.

Les sentiments naturels ont un cours que vous semblez méconnaître. Après les fleurs, les fruits. Vous voulez toujours des fleurs, mon cœur n'a plus à en donner après deux ou trois années de

préludes et de promesses. La saison des fruits était arrivée, celle des fleurs serait revenue ensuite. Mais non, vous voulez des fleurs continuelles, une promesse continuelle : cela est factice, c'est mettre l'arbuste en serre chaude pour qu'il fleurisse sans cesse, sans réaliser jamais. Cela fait d'énormes fleurs de jardin qui charment les yeux, de très belles fleurs à regarder du salon... toujours le salon.

Il n'y a de vrai, à un certain moment, de raisonnable et de sûr dans les passions franches et naturelles que de se lier une bonne fois, que d'enchaîner l'avenir et de l'embellir à jamais par un éternel souvenir. La vieillesse est douce ensuite, la fatigue, la diminution des forces et de la vie, tout cela devient un charme de rêverie en souvenir de ce qu'on a goûté, de ce qu'on a été l'un pour l'autre, et de ce qu'un regard apaisé se dit dans une larme.

Le XVIIIe siècle avait du bon, s'il n'avait pas trop appuyé. Vieillir avec une personne qui sait la vie et avec qui on l'a goûtée, vieillir ensemble, unis, satisfaits et fidèles, il y a là tout le bonheur humain retrouvé...

Hic ipso tecum consumerer ævo...

XII

Ce samedi, 26 octobre 184.

Chère Madame,

Je viens vous demander vos ordres pour jeudi : je dois être ce jour à l'Académie depuis deux heures et demie jusqu'à quatre heures et demie. Le reste des heures sera trop honoré d'une minute passée à vous voir.

Vous avez été très aimable de songer à m'é-

crire ; vous l'êtes toujours, aimable ; ce qu'il y a de mal entre nous, c'est la situation, qui, passez-moi le mot, n'est pas franche, n'est pas naturelle. Pour que je le dise et que je le sente ainsi après une saison dont tant d'heures se sont passées près de vous, il faut que cela soit. Ce que je vous ai dit là-bas est vrai : il vous devient comme nécessaire de temps en temps de défaire la trame, de la laisser se défaire un peu, afin qu'on puisse recommencer toujours, et s'arrêter toujours au même point ; sans quoi on courrait risque d'avancer, ou sinon de l'achever. De là ces petites rigueurs, ces froideurs non pas calculées, indiquées et nécessaires, ces épouvantements de la moindre parole un peu franche et libre sur certains sujets, quoique vous ayez déjà entendu la même chose cent fois ; de là enfin ces lettres aimables qui arrivent à temps, tout ce qu'il faut pour empêcher de se décourager, sans toutefois

donner de l'espoir. On traite ainsi les prisonniers qu'on veut conserver pour un certain temps : on leur donne juste assez de nourriture pour qu'ils ne meurent pas.

Chère Madame, j'ai bien pris ma part dans ce que vous avez dit sur le plaisir de voir ses amis à Paris, mais je n'en ai pris que ma part, et, vous-même, vous trouveriez fort mauvais et fort présomptueux que je m'en attribuasse davantage.

Il y a, en outre, cette foule d'amis pour qui on met des robes décolletées, au risque de s'enrhumer ; ceux-là ont bien leur part aussi.

Il y a enfin quelqu'un qui a mieux et qui à lui seul prendra tout.

Chère Madame, si je vous disais encore une fois ce que je sens, je dirais que tout cela est méprisable ; car, à ce moment et depuis bien du temps, je le sens ainsi. — Mais il arrivera sans

doute qu'encore une fois je renfoncerai ma pensée, mes sentiments, et que, vous, vous maintiendrez votre empire, heureuse d'atteindre à vos fins, même sans avoir donné dans votre vie la moindre minute de bonheur à celui qui vous aura aimée.

LA PENDULE

LA PENDULE

A mon ami Topffer de Genève.

Je suis horloger, et, en cette qualité, je remonte les pendules. Je vais en ville à cet effet, et j'ai une clientèle assez bonne dans un quartier choisi : dans mes tournées périodiques, j'observe, sans le vouloir, bien des choses. C'est une singulière machine que le monde, et qui ressemble plus qu'on ne le croit à une *montre* : il *montre* le doré en dehors et cache bien des rouages,

mais le *remonteur* ne vient pas. Quand j'arrive dans une maison tous les douze ou quatorze jours, et que j'y passe cinq minutes au plus, qu'y puis-je observer ? Eh mais... c'est là qu'est le piquant pour moi et le problème. J'ai autrefois étudié la géométrie et la mécanique : avec deux ou trois points donnés, déterminer le reste, recomposer tout un ensemble, voilà le triomphe. Sans en avoir l'air, j'y rêve parfois. Mes problèmes moraux se multiplient : de la sorte, je crois en avoir résolu plus d'un, et avec une certaine rigueur, surtout avec un extrême plaisir ; car, comme dit mon ami T. de Genève, qui est à mon sens un philosophe, et dont j'ai toujours le petit cahier de pensées dans mon tiroir avec mes ressorts : « Je ne sais à quoi servirait l'esprit, si ce n'est à dispenser, de temps en temps, du terre à terre de l'étude et à illuminer subitement l'observation. »

J'arrive dans les maisons, chez mes abonnés, de midi à une heure, rarement plus tard. Le domestique m'ouvre, et, sans parole, sans autre introduction qu'un coup de chapeau, j'entre dans le salon à petit bruit ; ma semelle fine (c'est une de mes délicatesses) froisse à peine l'épaisseur du tapis et n'annonce rien. Le sommeil de la petite-maîtresse peut se continuer dans la pièce voisine, la conversation à demi-mot ne cesse pas. Les mères restent à leur toilette, dès qu'elles ont vu ce que c'est qui entre ; les filles ne lèvent pas les yeux de dessus le cahier du piano. Parfois, au bruit de la porte que je ferme (car c'est le seul signe alarmant), j'entends dans le fond un brusque mouvement, comme quelque chose qui s'enfuit. Mais bientôt, au premier craquement de la clef dans le cadran, tout se rassure. Je ne suis que le temps qui, de l'autre côté, vient régler ses comptes ; cela ne les regarde pas.

Ils m'ont vu déjà cent fois sans me voir; je viendrais chez eux tout un siècle qu'ils ne me connaîtraient pas davantage.

Il y a, dans cette partie de mon métier, des instants plus ou moins solennels, et je vous assure que j'en ressens l'impression et la *poésie* (comme on dirait), tout simple horloger que je suis. Je n'entre jamais dans les grandes salles publiques ou les galeries solitaires, dans les bibliothèques ou les palais, pour y remonter l'antique horloge en sa boîte émaillée, sans un sentiment respectueux : j'ai en ce moment un peu du prêtre à l'autel. Même dans les maisons particulières, il est des jours où un contraste imprévu me saisit et me prête à l'instant un rôle auquel je ne m'attendais pas : les jours, par exemple, d'un mariage, d'une naissance ; la veille ou le lendemain d'une mort. Eux tous, ils sont occupés à leur joie ou à leur douleur, et les heures courent

rapides ou leur semblent éternelles : j'entre seul, impassible, immuable; à travers les inattentifs, je fais le même nombre de pas, je tourne le même nombre de tours, je sors, j'ai tout réglé. « Ainsi la nature ! » me dis-je. Je me fais peur de moi, en sortant, dans ces moments-là.

Mais je ne veux point parler ici de l'extraordinaire, et le menu me va mieux. Je ne sais si l'habitude de l'horlogerie m'a rapetissé, ou ralenti l'esprit, mais c'est surtout aux secrets rouages du cœur que je m'attache ; j'en ai en provision de toute espèce. Je me plais à croire que tant de grands mouvements au dehors viennent de peu, et de très peu au dedans, qu'il y aurait de quoi faire rire le *remonteur* s'il en était un, à voir la disproportion des effets apparents aux causes. J'en veux particulièrement et personnellement à l'amour : toutes les fois que je puis l'humilier tout bas dans ma pensée, je

suis heureux et d'un très méchant plaisir. Qu'y faire? Cette misanthropie m'est venue depuis tantôt quinze ans qu'à Genève la fille du maître chez qui j'apprenais mon état, une fille en tout point accomplie et que j'aimais éperdument, ne comprit rien à mon amour et s'en alla me préférer un camarade très indigne, très inférieur en tout point, une vraie *mazette* en horlogerie, et pas plus beau que moi d'ailleurs. Je n'y ai jamais rien compris, sinon que l'amour n'avait pas grand sens ; tout ce que j'ai pu observer depuis lors m'a confirmé dans ma conclusion, et néanmoins, quand un exemple trop direct à l'appui traverse mon souvenir, je suis encore ému.

Il y a quelques années, je commençai à remonter les pendules dans un appartement de la rue Neuve-des-M... La première fois..., air élégant... fleurs admirables dans des jardinières élégantes...

chien... grand air ; quoique l'appartement ne fût pas très vaste..., quelque chose d'ouvert, d'aéré, d'endormi et d'embaumé où la nature... Trois pièces à pendules, dont, au milieu, un salon ; dans une des pièces latérales se tenait d'ordinaire la dame du logis... La porte sur le salon toujours ouverte, excepté en hiver.

Deux ou trois fois je vis passer la dame. J'en fus ébloui.... grande, svelte, fine, une nymphe... Au piano, où je l'entendis plus d'une fois... mince, brune ; une femme du Nord avec les vivacités du Midi, une Circé innocente, une personne comme dans Milton que j'ai lu.

Au plus vingt-cinq ans... Qu'était-elle ? Je m'interdisais toute question ; c'est mon habitude, ma probité de métier, en même temps que ma coquetterie d'observateur : je veux deviner sans cela. Une des chambres où je remontais la pendule était une chambre à coucher d'homme. J'en

conclus que la dame avait un mari. Il me parut au reste, dans tout ce qui suivit, qu'il venait rarement à Paris, qu'il habitait probablement à la campagne et qu'il ne se servait, pour lui, de son logement de ville que comme d'une auberge plus commode, et qu'il ne compliquait pas autrement la vie intérieure de la jeune et belle émancipée. — Aussi je n'en parlerai plus.

J'y allais avant une heure ; les visites du matin que j'y pouvais observer devaient donc être d'une assez grande intimité. Un jour, je m'aperçus en entrant qu'on causait à demi-voix dans la chambre voisine... Lorsque j'y passai, j'y remarquai un assez jeune homme (mais sans distinguer ses traits). Ainsi durant plusieurs mois... (on ne se gêne pas devant nous). Il me parut qu'il y avait unisson.

Et, par parenthèse, je vous dirai en manière d'avis, qu'il faut être bon et très bien né pour ne

pas en vouloir de haine (quand on a un peu d'esprit) à ceux qui ne se gênent pas plus devant vous. Rien n'est plus naturel à l'homme heureux que d'étaler son air de bonheur devant les indifférents. Rien ne serait plus naturel aux passants qu'il défie, que de briser ce bonheur.

Les choses en seraient à ce commencement d'observation qui est le point le plus ordinaire où je m'arrête : des conversations à voix plus ou moins basse dans la chambre d'à côté... Mais, un jour, en entrant, au moment où j'ouvris la porte, j'entendis un cri... et elle s'élença comme vers moi. Je vivrais cent ans que j'aurais encore présents ce cri et ce bond impétueux. Évidemment elle attendait quelqu'un, et elle n'avait pas imaginé que ce pût être un autre : j'eus l'air de ne pas être étonné de la méprise, je me dirigeai comme à l'ordinaire vers la pendule, et elle, se précipitant sur le piano, y fit pleuvoir un déluge

de notes plaintives, déchirantes... tout un délire qu'elle improvisait sans doute.

Je passai dans l'autre pièce et je dus y rester un peu plus longtemps ; car je n'y avais pu entrer la dernière fois et la pendule s'était arrêtée. Pendant que je poussais l'aiguille et attendais à chaque heure la fin de la sonnerie (pardon de ces détails de métier), et que tout un siècle d'émotions se passait dans son cœur et débordait de ses doigts, quelqu'un entra dans l'autre pièce, et je n'entendis que ces mots :

« Est-ce vous qui étiez hier au soir à l'Opéra ? et avec qui ? »

Quand je repassai, en traversant rapidement le salon, j'eus le temps de voir sur le front de la jeune femme la douleur, la passion, la jalousie ; et la fierté enflammée de ses traits m'éclaira sur le sens de ce peu de mots. Mais quel fut mon étonnement de reconnaître dans ce jeune homme

un visiteur favorisé que je venais de rencontrer, une demi-heure auparavant, dans un boudoir élégant de la rue du Helder et presque aux pieds d'une beauté déjà mûre et en négligé ! Le fond des choses me fut expliqué à l'instant.

Infidèle, et à un tel amour !

— Mais cette personne est bien moins belle ! pensai-je.

Et quant aux autres qualités de talent ou de cœur, la différence des intérieurs en disait assez au coup d'œil. Voilà bien la loi de l'amour, et c'est ainsi qu'il a tout réglé.

Quand je revins... changement !... plus de fleurs, les fenêtres closes. Le piano dans son fourreau. Je ne me rencontrais plus jamais avec l'amant comme cela avait lieu auparavant. Je ne remontais plus que la pendule du salon et celle de la chambre à coucher sans maître. On laissa l'autre s'arrêter dans la pièce où la malade (car elle l'était)

se tenait d'habitude... Parfois des cris étouffés que j'entendais... tous les ans, vers décembre, aux environs de l'*anniversaire* du cri fatal, *crise*... Au moindre bruit d'une personne qui entrait à cette heure, il y avait presque évanouissement... le bruit de mes pas lui faisait mal. Je dus plus d'une fois partir sans avoir *remonté*.

Cela dura deux ans... Quand je l'entrevoyais pourtant, passant à travers le salon, comme une ombre blanche, amincie encore, pâlie, elle était bien belle!

Une fois, dans une absence d'été, le domestique (le vieil intendant) me fit entrer dans la pièce pour visiter cette pendule depuis si longtemps arrêtée... Je la visitai et y trouvai un billet sous la clef; ou plutôt la clef était comme enveloppée dedans, et j'emportai le tout.

Horloge d'où s'élançait l'heure
Vibrante en passant dans l'or pur,

Comme l'oiseau qui chante ou pleure
Dans un arbre, où son nid est sûr :
Ton haleine égale et sonore
Sous le froid cadran ne bat plus :
Tout s'éteint-il comme l'aurore
Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus ?

(Marceline VALMORE.)

Elle revint à Paris ; peu à peu il me sembla qu'une sorte de mouvement se remît dans sa vie. Parfois j'entendais de la porte une explosion harmonieuse du piano... Il est vrai qu'en entrant, tout avait cessé, elle s'était enfuie... mais enfin c'était quelque chose que de se reprendre aux goûts chéris, même pour exprimer la douleur.

Qu'était-ce que ce mortel indifférent et peu digne qui était l'objet et la cause de tels maux, sans plus s'en soucier ? le hasard m'éclaira un jour sur son compte. Je l'entendis annoncer chez un de mes abonnés, à la minute où je m'y

trouvais, un matin qu'il y avait concert. Je reconnus... quoi ? un nom assez familier aux lecteurs de mon journal quotidien, pour certains petits contes assez communs à mon sens et que je n'y lisais jamais ; — un auteur de petites feuilles ; peu de chose en vérité. — La rougeur me couvrit le front pour la noble déçue. Quoi ! madame, c'était là le choix ! C'est là le culte immortel de la plus noble douleur ! — Ce jour-là, j'avoue qu'en faisant un retour sur moi-même et sur mon mécompte de Genève, je me sentis un peu consolé.

Cinq ans se sont passés ; au moral, tout ce qui ne tue pas se guérit ou a l'air de se guérir. La machine humaine a cela de singulier, que, même après que le grand ressort est brisé, elle fait semblant d'aller encore. Un jour, je m'aperçus que quelques conversations du matin (c'est

à trois heures maintenant que j'y vais) se tenaient de nouveau dans la pièce voisine et laissée ouverte... Je pouvais désormais librement y remonter la pendule, et le timbre d'or me semblait rajeuni. Un homme d'un extérieur distingué et grave me parut s'attacher à cette beauté jeune encore et qu'un reste de pâleur ne rend que plus touchante. Les soins délicats, assidus, comme une sûre promesse de fidélité, ressortaient à mes yeux de ses manières et de leur affectueuse douceur. Elle l'écoute, lui sourit, si je ne me trompe ; mais les troubles, à l'anniversaire, continuent toujours. J'observe tout cela, du coin de mon métier, avec un intérêt réel et vrai pour la créature privilégiée qui ne me connaît pas et qui ne m'a pas, je crois, adressé deux fois la parole dans sa vie. L'homme m'intéresse aussi, parce qu'il est bon et a l'air touché. Pourtant, avec lui, quand mon œil l'effleure en

passant, mon ironie à prise et recommence. Il est toléré, il est écouté, il se croit heureux. Mais moi qui ai vu l'autre règne, qui ai entendu cet inexprimable cri vers moi, et qui ai su pourquoi, j'ai en pitié son bonheur !

P.-S. — Quand je dis qu'il se croit heureux, je ne sais trop ; car, un jour d'été que la pendule avait encore besoin de réparation (rien ne nuit aux pendules comme d'avoir été négligées longtemps), et que le vieil intendant me l'apporta, j'y trouvai ce nouveau papier sous la clef au lieu des anciens vers sur l'Horloge ; est-une indiscrétion à moi de les avoir copiés ? Il est vrai que j'ai pour excuse de n'y avoir guère rien compris. A l'endroit des vers, je me retrouve horloger et dirais volontiers comme Rousseau de Genève : « Je n'entends rien à cette mécanique-là. » Ils disent tous qu'ils chantent, et moi, je

cause. Quoi qu'il en soit, les voici tels quels :

Comment chanter quand l'Amie est en pleurs,
En pleurs ardents, en cuisantes douleurs,
Quand l'insomnie,
A son chevet, comme pour l'insulter,
Chaque nuit, dresse une image bannie,
Comment chanter ?

D'un court sommeil quand un odieux rêve
Toujours l'éveille, et debout la soulève :
Pâleur de mort !
Quand, plus étreint que ce vieillard de Troie,
Sous deux serpents son noble cœur se tord
Comme une proie ;

Tenant sa main que je n'ose baiser,
Dans ma tendresse essayant d'apaiser
Son âpre veine,
Quand j'ai senti passer un brusque effroi,
Et ce beau sein ressaisi d'une peine
Qui n'est pas moi,

Comment chanter ? — Mais si la belle aimée
S'est adoucie et par degrés calmée,
Si sa pâleur

N'est plus qu'un charme où sourit l'amour même ;
Sans s'irriter, si sa molle douleur
Permet : *Je t'aime* !

Si son regard le plus lent, le plus fin,
Envoie au mien, dans un oubli divin,
L'âme sacrée,
Et si sa lèvre, enflant ses beaux trésors,
Semble mûrir pour l'heure désirée,
On chante alors ;

On chante un peu, comme après une pluie
L'oiseau mouillé dont l'aile se ressuie
Sous un rayon ;
On chante aussi comme un rayon qui tremble,
Qui craint qu'au ciel le fuyant tourbillon
Ne se rassemble.

Que si l'amie, heureuse d'écouter,
Osait encore après moi répéter
Ce mot : *Je t'aime* !
Si tout son cœur, à la fin découvert,
Tombait au mien dans un aveu suprême
D'un seul concert,

Chant du bonheur ! ô quelle hymne de fête
Pour couronner et bénir la conquête
A deux genoux !
A moins, à moins qu'à ce chant qui s'élance
Ne se mêlât le murmure plus doux,
Ou le silence !

Joseph Delorme.

REMARQUES

SUR

LE CLOU D'OR & LA PENDULE

LE CLOU D'OR

I. — La Publication. — M. Jules Troubat, le dernier et le fidèle secrétaire de Sainte-Beuve, possédait le manuscrit du *Clou d'or* parmi les papiers qui lui avaient été légués ; comme il apparaît d'après le texte même de la nouvelle, il ne s'agissait point à proprement parler d'un manuscrit, mais de notes, de documents et de fragments rassemblés par Sainte-Beuve sous un même dossier, à l'époque où il projetait d'écrire son petit roman.

M. Jules Troubat publia le contenu de ce dossier en 1881, en y joignant les fragments d'une autre nouvelle inédite : la *Pendule*. Voici la description

de ce petit volume, aujourd'hui complètement épuisé en librairie :

C. A. SAINTE-BEUVE
LE CLOU D'OR — LA PENDULE
Avec une préface de M. Jules Troubat.
Paris, Calmann-Lévy (Corbeil, imp. Crété).
1881.

Petit in-8° carré, 2 f., VIII-91 pages.

L'édition est annoncée dans la Bibliographie de la France du 8 janvier 1881, sous le n° 453.

La Préface, dont M. Jules Troubat faisait précéder le texte de Sainte-Beuve, était destinée, visiblement, à piquer les curiosités ; elle débutait ainsi :

Monsieur Saint-Marc Girardin se vantait une fois devant des dames de n'avoir jamais connu le supplice de Tantale : — C'est que vous n'avez jamais eu soif, lui répondit la belle Mme de X.

Le petit roman par lettres que nous exhumons aujourd'hui de son tiroir a pour but, au contraire, d'exprimer les souffrances d'un homme qui tire la langue — *esurientis et sitientis*, comme dirait un pédant.

M. Troubat précisait ensuite que Sainte-Beuve « après avoir tracé le plan et le canevas de ce nouveau portrait de femme l'avait abandonné, comme tant d'autres projets du même temps où le critique tuait de plus en plus en lui l'homme d'imagination et le poète... ».

Il indiquait que les lettres du *Clou d'or* s'adressaient « à une femme distinguée et qu'on a lieu de croire *réelle* » ; sans la nommer, il évoquait la société où elle vécut, celle des derniers temps du règne de Louis-Philippe, et le château de C. ; quelques initiés n'eurent point de peine à reconnaître le château de Champlatreux, propriété du comte Molé, et à découvrir que l'héroïne du *Clou d'or* était la nièce de celui-ci, Mme d'Arbouville, née Sophie de Bazancourt, le 29 octobre 1810, morte à Paris le 22 mars 1850.

La préface de M. Troubat s'achevait sur un point d'interrogation ; posant la question si la destinataire des lettres du *Clou d'or* s'était laissée attendrir pour leur auteur, il répondait : « ... La dame paraît lui avoir tenu la dragée haute ; nous ne savons pas, il est vrai, la fin de l'histoire. »

Il la savait cependant, autant que connaître se peut, puisqu'il détenait les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve. Ces lettres — où manquent justement celles de 1840 à 1846 — furent communiquées par lui à M. Léon Séché qui les publia en 1906 : *Muses Romantiques — Mme d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve* (1846-1850).

II. — Le Texte. — La seule source du texte est le petit volume publié par M. Troubat. On trouvera ici, rétablies à leur place naturelle, les épigraphes ou citations réunies par Sainte-Beuve, que M. Troubat avait mêlées à sa préface. On lira après les deux prologues et avant la première lettre, le portrait de Mme d'Arbouville qui, imprimé dans la même préface, semble bien être un fragment de l'œuvre même, à laquelle il y avait lieu de le restituer.

III. — Remarques. — *La Composition.* — Sainte-Beuve avait commencé d'écrire sa nouvelle sous la forme d'un dialogue entre lui-même et une aimable marquise vieillissante, Mme de S. (*Nous sommes vieux, nous pouvons causer de tout...*); sans doute lui

aurait-il prêté l'esprit souriant et l'âme facile d'une survivante du XVIIIe siècle.

Puis il s'est interrompu ; il a décidé que le récit « sera dans la bouche d'une femme déjà vieillissante », — la même Mme de S. sans doute — et adressé par elle « à une jeune amie de vingt-sept ans, qu'elle voit près de s'engager dans une coquetterie amoureuse ». Il a simplement ébauché cet autre début, entre-mêlant à des notes des fragments de rédaction plus poussés.

M. Troubat a recueilli ces deux « prologues » sans marquer suffisamment que, dans la pensée de l'auteur, ils devaient s'exclure. Il a même donné à entendre le contraire en les séparant par cette indication mise simplement entre parenthèses (après *Et je commençai,...* page 11) :

Ici le canevas n'est plus qu'ébauché pour ne reprendre réellement qu'aux lettres, mais il a son intérêt.

Ce sont ces deux versions successives du « prologue » qu'on lit ici l'une après l'autre en tête du *Clou d'or*.

Viennent ensuite douze lettres de Sainte-Beuve.

Il les avait choisies parmi celles que, de juillet à octobre 1844, il écrivit à Mme d'Arbouville, lors de leur malentendu sentimental ; leur texte même donne à croire que plusieurs ne furent pas envoyées... Il les avait recopiées et classées dans l'ordre où M. Troubat les imprima.

Doit-on croire, comme M. Troubat y invitait, qu'il les eût insérées selon cet ordre dans la trame de son récit ?... Ou ne les avait-il recueillies et classées que pour servir à ce récit de documents inspirateurs et de pièces justificatives ? Cette seconde hypothèse est la plus vraisemblable ; il apparaît bien, par exemple, que la lettre VI n'est qu'une reprise et une mise au point de la lettre V...

Le *Clou d'or*, sous sa forme actuelle, n'est donc même pas l'ébauche de la nouvelle que Sainte-Beuve aurait écrite ; c'est plutôt l'ensemble des matériaux qu'il aurait utilisés pour l'écrire. Après les avoir rassemblés, il paraît les avoir abandonnés ; M. Troubat voit, dans cet abandon, un nouveau méfait du « critique qui tuait en lui l'homme d'imagination et le poète » ; n'est-ce pas plutôt la mort de Mme d'Arbouville qui, après 1850, empêcha Sainte-Beuve de

réveiller des souvenirs devenus pour lui trop cruels? et s'il avait projeté d'écrire le *Clou d'or,* est-ce que ce n'avait pas été par un dernier reste d'espoir — pour arracher, alors qu'il était décidément trop tard, un soupir de regret, et comme un consentement rétrospectif à celle qui, lorsqu'il était temps encore, avait refusé de laisser nouer sur le visage de l'amitié le masque trop brûlant de l'amour?...

M. Michaut, dans son *Sainte-Beuve avant les Lundis,* a restitué ainsi l'ordre chronologique des douze lettres ou notes qui composent le *Clou d'or :*

Lettre	8 :	2 juillet 1844.
—	10 :	9 juillet.
—	11 :	11 juillet.
—	3 et 9 :	juillet-août.
—	4 :	25 août.
—	1 :	3 septembre.
—	5 :	3 et 20 septembre.
—	7 :	20 septembre.
—	2 et 6 :	septembre-octobre.
—	12 :	26 octobre.

Page 26, ligne 3.

O joie ! ô cri d'orgueil ! ô liberté rendue !...

Ce vers est extrait du sonnet suivant, l'un des meilleurs de Sainte-Beuve :

Osons tout et disons nos sentiments divers :
Nul moment n'est plus doux au cœur mâle et sauvage
Que lorsqu'après des mois d'un trop ingrat servage
Un matin, par bonheur, il a brisé ses fers.

La flèche le perçait et pénétrait ses chairs,
Et le suivait partout : de bocage en bocage
Il errait. Mais le trait tout d'un coup se dégage :
Il le rejette au loin, tout sanglant dans les airs.

O joie ! ô cri d'orgueil ! ô liberté rendue !
Espace retrouvé ! courses dans l'étendue !
Que les ardents soleils l'inondent maintenant !

Comme un guerrier mûri que l'épreuve rassure,
A mainte cicatrice ajoutant sa blessure,
Il porte haut la tête et triomphe en saignant.

Le vers cité devait rappeler toute la pièce à Mme d'Arbouville, pour qui Sainte-Beuve l'avait composée.

Il imprima ce sonnet pour la première fois dans une petite plaquette anonyme, qui ne porte pas

plus de date ni de lieu que de nom, et qui contient dix pièces de vers et trois pièces en prose, « imprimées au recto seulement de chaque feuillet quand la pièce tient sur une page, ou au recto et au verso quand elle est plus longue »... — Cette plaquette constitue une sorte de second *Livre d'Amour* dont la destinataire était Mme d'Arbouville ; M. G. Michaut (*Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 689) lui assigne la date approximative de 1844, qui est celle même des lettres du *Clou d'Or*. Elle est, en tous cas, d'une extrême rareté, Sainte-Beuve n'ayant dû en faire tirer qu'un très petit nombre d'exemplaires. On lit dans la *Bibliographie* du *Livre d'Or* de Sainte-Beuve, sous le n° 6 :

« ... L'exemplaire décrit ici nous a été communiqué par M. Maurice Tourneux. Le *Bulletin mensuel* de la librairie D. Morgand, de novembre 1890, annonçait, sous le n° 19194, une plaquette contenant cette brochure reliée avec *Un Dernier Rêve*. Sur la garde, Sainte-Beuve avait écrit, au-dessous de sa signature : *Ces vers sont de moi* ».

L'année suivante, en 1845, le Sonnet prit place

BIBLIOTHECA

avec plusieurs des dix autres pièces, dans la série des *Poésies Diverses* insérées au recueil des *Poésies Complètes* de Sainte-Beuve (Charpentier, éd., 1845, in-12, 476 pp.).

La même année cependant, Sainte-Beuve faisait imprimer à part une plaquette anonyme intitulée *Poésies Diverses*, comprenant trente-six pièces, et précédée de ce court avertissement : « On a fait réimprimer ici, à un petit nombre d'exemplaires, et avec quelques additions, ces quelques pièces qui rappellent plus ou moins le ton de *Joseph Delorme* et qui se placeraient naturellement après dans le recueil des *Poésies Complètes*. Voir l'édition de 1845 ».

Dans cette brochure, le Sonnet termine une série de neuf pièces (pages 7 à 16), qui paraissent toutes adressées à Mme d'Arbouville.

Page 149, ligne 4. — M. Troubat après la dernière ligne du roman insérait cette note :

Ici s'arrête le manuscrit de Sainte-Beuve. Nous pensons que c'en est assez pour bien connaître un caractère de plus, la timorée, acquis à la physiologie féminine.

M. Léon Séché a publié, entre autres, deux lettres de Mme d'Arbouville qui semblent être des réponses directes à celles du *Clou d'or* ; elles sont datées, il est vrai, de 1846 : preuve que Sainte-Beuve n'avait point été guéri par la crise de 1844. Elles forment une sorte d'appendice naturel au *Clou d'or* ; en voici les passages les plus caractéristiques :

Champlatreux, ce 9 novembre 1846.

... Comment avec le dévouement que vous avez dans le cœur dire que vous n'avez pas de but à votre vie ? C'est blasphémer tout ce qui sent en vous. Pourquoi faire de toutes vos affections un marché dont vous stipulez d'avance le contrat ? Vous le voulez à votre profit, et si les pièces d'or que vous donnez ne vous sont pas rendues en même nombre, et en même qualité, vous repoussez toutes choses ; vous feriez croire que vous n'avez nulle générosité dans le caractère si l'on ne vous connaissait pas d'ailleurs...

Ne dites pas que vous n'avez pas de but à votre vie, car s'il vous était doux de donner votre amitié,

il serait doux de la recevoir. Tout ce qu'il est sérieusement possible de donner vous est donné, et là où vous ne voyez pas une issue, pas une éclaircie possibles, il y a une route facile et un jour serein. Je vous en prie, résignez-vous à quelques tristesses pour conserver quelques joies. C'est notre loi à tous sans exception aucune. Ne changez pas en amertume pour moi le bien si rare d'avoir un ami véritable. Essayez d'un bonheur en dessous sans doute de celui que vous avez rêvé, mais bonheur encore, si vos regrets ont de la douceur et votre affection de la générosité.

Sans date, 7 heures du matin.

... Je vous remercie de votre lettre. Du moins, sous les reproches et le ressentiment, elle laisse entrevoir un peu d'affection. Je vous comprends. Mais comprenez-moi aussi avec douceur. Vous n'êtes pas sur moi dans la nuance vraie. Oui j'aime le *bien* et ai besoin du *bien* autour de moi ; mais c'est sans rien d'austère ; cela laisse toute place à la sympathie, à l'affection, à l'intérêt, presque au

regret. Je ne suis pas cet être froid et inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur un peu triste, rêveur, souvent ému, et si découragé dès sa jeunesse qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient. Mes amis sont mon seul bonheur. Vous savez quelle place vous avez parmi eux. J'ai prié Dieu pour vous et il me semble qu'il vous enverra si ce n'est joie et bonheur, du moins un peu de sérénité, et le sentiment qui fait qu'on tient à ses amis, et qu'on ne songe pas à s'en séparer, le sentiment qui fait qu'on pardonne au lieu de s'aigrir, le sentiment qui rapproche les cœurs et fonde les solides amitiés de la fin de la vie. Merci.

Deux ans après la mort de Mme d'Arbouville, en 1852, Sainte-Beuve, à la fin du dernier volume de ses *Portraits Littéraires*, inscrivait cette pensée :

J'aime encore beaucoup à respirer les fleurs, mais je n'en cueille plus.

LA PENDULE

Remarques. — La *Pendule* fut publiée en 1881 par M. Jules Troubat, en même temps que le *Clou d'or* et dans les mêmes conditions, avec l'avertissement suivant :

Les pages qu'on va lire ont été retrouvées dans les papiers de Sainte-Beuve. C'est l'esquisse d'une nouvelle qui, malgré ses imperfections et ses lacunes, ne nous a pas paru indigne de voir le jour.

La dédicace à Rodolphe Töpffer permet d'affirmer que cette nouvelle est, à quelques mois près, contemporaine du *Clou d'or*; l'auteur des *Voyages en zigzag* mourut en effet, à Genève, le 8 juin 1846 ; en novembre 1843, il n'avait pas encore noué avec

Sainte-Beuve de relations familières puisque, projetant de venir à Paris, il lui écrivait pour lui demander la permission de l'aller visiter (Voir sa lettre publiée par Sainte-Beuve lui-même dans un article du 1er octobre 1846, recueilli au tome IV des *Portraits littéraires: Derniers Portraits*).

Les vraisemblances amènent donc à la même date: fin de 1844, début de 1845 — et à la même inspiratrice: Mme d'Arbouville.

Une différence de ton, cependant, s'accuse très nettement entre les deux nouvelles: dans le *Clou d'or*, Sainte-Beuve exprime directement sa souffrance, son exaspération ou sa rage; dans la *Pendule*, il semble qu'il ait pris son parti de l'amitié assagie et sereine où on l'emprisonne; il se peint sous les traits d'un « homme d'un extérieur distingué et grave », « attaché à » une « beauté jeune encore »; « il est bon et a l'air touché »; mais pour se peindre, il se dédouble; et en s'observant par les yeux de l'horloger, il se raille avec une ironie amère: « Il est toléré, il est écouté, il se croit heureux. Mais moi qui ai vu l'autre règne, j'ai en pitié son bonheur... »

L' « *autre règne* »? Que veut-il dire? L'histoire

contée dans la *Pendule* serait-elle une histoire vraie? Mme d'Arbouville, si obstinée à se défendre contre les soupirs de Sainte-Beuve, aurait-elle, quelque dix ans plus tôt, moins victorieusement résisté à un autre soupirant plus jeune et moins digne d'être aimé?... Ou bien, aux refus réitérés qui lui furent si cruels, la rancune de Sainte-Beuve n'avait-elle point imaginé d'autre explication que celle-là? On ne peut que poser les termes du problème: la solution s'en trouvait peut-être dans les lettres que Mme d'Arbouville écrivit entre 1840 et 1846, dont elle exigea, à un certain moment, la restitution, et qui sont perdues... (voir *L. Séché — Mme d'Arbouville*).

Qu'il s'agisse d'elle, en tous cas, dans la *Pendule*, les vers par où Sainte-Beuve achève sa nouvelle, empêcheraient à eux seuls d'en douter. Ils font partie, dès 1844, du petit recueil anonyme imprimé pour elle, puis des *Poésies Diverses* insérées dans les *Poésies complètes* de 1845; enfin, dans le recueil anonyme des *Poésies diverses* de 1845 ils portent le n° IV dans le groupe des neuf poèmes dont on sait qu'ils furent rassemblés à son intention (voir plus haut les *Remarques* au *Clou d'or*, page 98).

C'est avec intention que Sainte-Beuve y a inscrit, ici, la signature de « ce pauvre diable de Joseph Delorme ». Au début de ses relations avec Mme d'Arbouville il avait fait lire à celle-ci son premier recueil de vers, sans lui dévoiler le mystère — qui, cependant, depuis longtemps, n'en était plus un dans le monde littéraire — de son pseudonyme; Mme d'Arbouville s'apitoya sur la mort prématurée du jeune poète; et Sainte-Beuve s'en prévalut pour lui adresser un poème, qui, sous la forme d'un courtois badinage, fut l'une des premières déclarations de sa tendresse; il l'imprima en tête du groupe de ses *Poésies diverses* dans l'édition de ses *Poésies Complètes* qui parut dès le 25 avril 1840 — puis, en tête de la plaquette de 1845. C'est la pièce:

A Madame XXX
qui avait lu avec attendrissement les poésies d'un jeune auteur qu'elle croyait mort.

Et c'est lui, c'est bien lui dont vous avez parlé:
Si vous l'aviez connu, vous l'auriez consolé?
Vous me l'avez écrit: n'est-il pas vrai, Madame?

Et, depuis bien des nuits, ce mot me trouble l'âme,
Et je me dis souvent qu'il aurait été doux
Pour lui, d'être compris et consolé par vous...

Instinctivement, en face de Sainte-Beuve, agité par les premiers troubles d'un désir qu'il osait mal confesser, Mme d'Arbouville avait laissé monter à ses lèvres le même mot que, douze ou treize ans plus tôt, Mme Hugo avait d'abord permis aux siennes : elle avait parlé de « consolations » ; car c'est par le subterfuge de la pitié que Joseph Delorme prétendait à s'insinuer dans les cœurs les mieux défendus ; et il a toujours mêlé une sorte de timidité maladive et secrète au sentiment et à l'expression de l'amour.

MAURICE LEVAILLANT.

COLLECTION DES « PETITES ŒUVRES CLASSIQUES »

Cette édition
comprend douze cents exemplaires
numérotés, savoir :

TRENTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES,
MARQUÉS DE 1 A 30 ;
ONZE CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES
SUR PAPIER DE LAFUMA, MARQUÉS DE 31 A 1200

Elle a été achevée d'imprimer
par Durand, à Chartres
le 1er juillet 1920.

EXEMPLAIRE NUMÉRO :

1175

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Li

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002462942b

CE PQ 2391
.A5 1920
C01 SAINTE-BEUVE LE CLOU D'CR
ACC# 1226458